

KINGA WYRZYKOWSKA

PATTE BLANCHE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Vous me demandez si je me trouve bien en France. Évidemment. Comment pourrait-il en aller autrement ?

Witold Gombrowicz, *Testament*

Les déboires que rencontrera nécessairement l'étranger – il est une bouche en trop, une parole incompréhensible, un comportement non conforme – le blessent violemment, mais par éclairs. Ils le blanchissent imperceptiblement, le rendent lisse et dur comme un caillou, toujours prêt à poursuivre sa course infinie, plus loin, ailleurs.

Julia Kristeva,
Étrangers à nous-mêmes

0.

Imaginez, vous avez du temps à tuer. Une vacance.

Échine courbée, doigt sur l'écran du portable, yeux légèrement plissés, vous vérifiez vos mails, la météo, passez en revue les messages qui s'empilent dans vos conversations actives, jetez un œil au cours de la Bourse alors que vous n'avez placé d'argent nulle part, ouvrez *Le Monde*, Leboncoin, un jeu de poker en ligne et Instagram. Les minutes passent, l'ennui pas : vous cédez à l'appel d'une news qui promet un rebondissement insensé dans l'affaire Dupont de Ligonnès, et puis finalement rien. Déçu·e, vous sautez par la première fenêtre surgissante pour découvrir que Britney Spears a dorénavant les cheveux bleus.

Vous scrollez la vie des autres, sans émotion, anesthésié·e. Vous balayez les chiens écrasés avec distance, clic après clic.

Tant de chair et pas un os à ronger. Rien qui croustille.

Vous devriez vous arrêter, ranger la machine, prendre un bon roman, parler à votre voisin, lever le nez. Vous n'y

arrivez pas. La déception vous affame. Le vagabondage vous rend vorace.

Tout à coup, alors que vous alliez déposer les armes, à la fois gavé-e et vide, quelque chose se met à vibrer à l'intérieur. L'excitation monte, et, avec elle, la vie. Vous ne l'auriez pas parié en entamant cet article de seconde zone, au titre peu engageant, « Les reclus d'Yerville », dans un journal régional. L'histoire d'une famille de Franciliens bon chic bon genre, originaires de Paris et proche banlieue (sans autre précision), qui, depuis plusieurs mois, ne sort plus de sa résidence secondaire normande. Le journaliste profite de l'affaire pour promouvoir la région, vante le bocage dans toute sa splendeur, la situation du village à quelques encablures de la gare d'Yvetot, en surplomb de la campagne, la mer en trente minutes – une aubaine pour relancer le marché immobilier du pays de Caux. Dessert son enthousiasme la photographie qui accompagne l'article : une maison de maître, imposante et lugubre, aux volets fermés, et sa légende tragi-comique – *Le Clos* (ça ne s'invente pas), *devenu la prison volontaire des Simart-Duteil*. Vous apprenez qu'ils sont dix, de tous âges, de la grand-mère aux petits-enfants, leurs courses sont livrées devant la grille d'entrée sous vidéosurveillance, les séquestrés les récupèrent à la tombée de la nuit. On rapporte les propos stupéfaits de l'épicière, les Simart-Duteil étaient tout ce qu'il y a de plus normal, ouvert même, ils recevaient beaucoup surtout depuis la mort du patriarche, un grand monsieur.

Elle se souvient de voitures garées en file devant chez eux, de baptêmes, de mariages, d'anniversaires, et vous, chaque fois que vous lisez « Simart-Duteil », vous vous troublez. Ça vous parle.

De quoi ? D'où ?

Un des fils a eu son heure de gloire, est-il mentionné, mais son nom de vedette, Pol Sim, ne vous évoque rien. Vous le googlez. Sa tête non plus. Froid, froid, froid. Vous revenez à l'article, aux Simart-Duteil, un picotement de nouveau, un frémissement nostalgique, vous pourriez le jurer. La génération médiane, trois enfants nés dans les années soixante-dix, est la vôtre. L'un d'entre eux a peut-être fréquenté la même classe que vous. Vous tapez « Simart-Duteil » dans le moteur de recherche, vous trouvez un ou deux avis de décès, un arbre généalogique qui ne correspond pas, et des liens comme autant d'impasses, dont plusieurs vers le site d'une clinique de chirurgie esthétique. Vous proposez « famille enfermée dans sa maison + Normandie » à la sagacité de Google, qui choisit d'ignorer le dernier mot et de vous servir des femmes et des enfants séquestrés à la pelle, surtout en Hollande ou en Autriche. Vous apprenez que Natascha Kampusch est devenue l'heureuse propriétaire de son ancienne geôle. Vous suivez la sortie de l'enfer du petit peuple de la cave, jouet de l'ogre Josef Fritzl. Vous vous égarez sur les traces des reclus de Monflanquin, cloîtrés pendant huit ans dans leur château près de Bergerac. *Des gens bien qui avaient mis leur intelligence en jachère.*

Vous achoppez là-dessus. Sur la jachère, sur les gens bien. Vous n'écoutez plus. L'expression du journaliste tourne en boucle. Vous chauffez. Vous y êtes presque.

Et soudain, ça vous revient : des murs surmontés de tessons de bouteilles qui ceignent une bâtisse imposante, son toit pointu, aux tuiles orange, une girouette, de la végétation luxuriante et surtout, comme dans les contes, une tourelle. En somme, une fantaisie architecturale un peu floue, tels les lieux rêvés ou souvenus, qu'une promenade sur Street View ne rendra pas plus nette. Elle confirme néanmoins que la maison en pierre tranche avec le reste du cadre urbain, enduit de crépi : elle est exceptionnelle.

Vous êtes à Créteil, le Vieux Créteil, dans la zone résidentielle : des pavillons Bouygues au jardin carré, quelques résidences fleuries et leur court de tennis, des immeubles HLM à taille humaine, dont le vôtre à l'époque, beige, avec parking à l'entrée, rue de Bonne. Une rue que vous descendiez jusqu'à celle de l'Espérance pour vous rendre à l'école, quinze minutes à pied, un peu moins en passant par la rue du Cap. Et, sur votre chemin, la maison à la tourelle, dont s'ouvrait tous les matins, à huit heures quinze précises, le portail électrifié, pour laisser sortir dans une berline chic une fillette de huit ans qui ne vous ressemblait pas. Parfois, vous aperceviez ses frères, habillés comme elle en bleu marine. Un ado, un peu gros, et l'autre, tout juste collègien, pensiez-vous, l'air grave et les traits parfaits. Ils allaient à l'école privée, en voiture donc. Avec leur père,

tiré à quatre épingles, qui devait sentir l'eau de Cologne et la lessive propre. Parfois, c'était leur mère, une beauté à l'allure d'actrice de cinéma. Et ils se sont gravés à jamais dans votre imaginaire d'enfant né-e ailleurs pour y former une catégorie à part, qui nourrissait tous vos fantasmes : celle des « gens bien ». Vous les appeliez comme ça : « les gens bien de la rue du Cap ». Alors que vous connaissiez leur nom, inscrit sur une boîte aux lettres au style anglais. Un patronyme si français à votre oreille, enfoui au fond de votre mémoire qui émerge à cet instant, intact et toujours aussi chic : Simart-Duteil (car, oui, c'était eux).

Et vous vous rappelez le prénom de la fillette, Clothilde, et que l'un de ses frères (le beau) avait joué dans une pub Benco (comment l'aviez-vous su ?) que vous retrouvez en ligne.

Les Simart-Duteil, un horizon inatteignable, une énigme depuis toujours, désormais à portée de main. Tout ce que vous avez voulu connaître, toucher, enfermé dans une résidence secondaire à Yerville. Et leurs vies d'avant, traçables. Ici et là. Il suffit de glaner.

Imaginez, il y a de quoi frissonner.

1.

D'abord Paul.

Alias Pol Sim, le plus populaire des Simart-Duteil, avec sept cent soixante-quinze mille occurrences sur Google. Il s'agit sur l'écran dans différentes émissions de Thierry Ardisson (site de l'INA), veste en similicuir collée à son torse nu, jouant la provoc, rires à sa gauche, rires à sa droite, tout le monde en parle, tout le monde applaudit, et plus tard, vieilli d'une quinzaine d'années, seul contre tous sur sa chaîne YouTube (Pol'pot), portant beau en costard cravate. Plus classique, crâne impeccablement chauve – lustré – et toujours en verve, à bas le politiquement correct ! Entre les deux, pas grand-chose, quelques articles poussifs, deux ou trois interviews dans des magazines de seconde zone qui fleurent bon le zèle d'un attaché de presse et des tags d'ordre privé sur les murs des autres.

Il a décidé que cette année serait celle de son comeback : il en rêve, quelque temps qu'il trépigne en observant

tous ceux qui émergent grâce à une vidéo merdique, qu'il cherche l'idée qui fera mouche, le concept qui tue. Et le bon moment. Tout se joue sur le timing. Et les relations.

Sans le réseau, on n'est rien.

C'est pourquoi Paul sourit (intérieurement) en franchissant la grille du Lagardère Paris Racing, ancien Racing Club de France, dont il a toujours scrupuleusement payé l'adhésion même en période de vaches maigres, même quand chaque silhouette croisée dans les allées du parc lui rappelait qu'il ne connaissait plus personne, qu'on l'avait oublié, qu'il n'était plus rien. Il ne boude pas son plaisir : après deux mois à l'affût, il a décroché le Graal, un rendez-vous pour un double avec Hugo de Saint-Mars. Énorme.

C'est arrivé la veille en salle de muscu. Entre deux allers-retours sur son rameur, Paul a échangé quelques blagues avec son voisin, sa cible number one, le grand manitou de la presse néo-réac qui, on ne va pas se mentir, est la seule à tirer son épingle du jeu. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour rivaliser avec la ligne de notre cher président ? a-t-il lancé, goguenard. Je ne l'ai pas attendu, celui-là, pour tester le régime Dukan, a rétorqué Saint-Mars en accélérant imperceptiblement ses mouvements. Confiance pour confiance, moi je ne l'ai pas attendu du tout, a renchéri Paul. Et je ne l'attends toujours pas. Merci pour ce moment et bon vent ! Saint-Mars a ri. Gagné. À la fin de sa session, il s'est tourné vers Paul : je vous connais, non ? C'est quoi votre nom déjà ? Pol Sim. Oui, c'est ça... Pol Sim... On

peut se tutoyer, non ? Pardi, entre collègues ! Pol, tu joues au tennis ? Le partenaire de Saint-Mars était blessé, Paul pourrait le remplacer. Le lendemain matin, un petit double avec deux copains très fréquentables.

Voilà une affaire rondement menée. Le rendez-vous est fixé à dix heures cinquante-cinq devant le court numéro sept.

Paul arrive largement en avance pour enchaîner les trente longueurs auxquelles il aime s'astreindre. Il lui reste même du temps pour une orange pressée au Bar Anglais. Il fait défiler les infos du jour sur son iPhone. Pendant la nuit, il a lu *Le Suicide français* – Saint-Mars est un intime de Zemmour. Il s'est fait une liste de bons mots qu'il trouvait implacables il y a encore une heure mais, à présent, il doute de tout, craint de ne pas être drôle, pas mordant, à côté de la plaque. Il ne faut pas qu'il se loupe. Avec des mecs comme ça, t'as pas le droit à l'erreur, il n'y a pas de seconde chance. Ils sont impitoyables. Après le match, ils iront déjeuner ensemble. Les quatre mousquetaires. Et c'est là qu'il veut amener, entre la poire et le fromage, son bébé. Pol'pot. Il a préparé une formule de présentation qui claque. Il doit la caser avec détachement : Pol'pot, c'est la fusion assumée de *Voici* et de *L'Express*, version Pure Player. Les potins de Pol : les dessous de la politique. Les liens secrets entre les puissants : le cul, le fric, la famille. Ils voudront en savoir plus. C'est sûr. Saint-Mars flairera le coup fumant. Et s'il en est, les investisseurs suivront. Pour un lancement correct, Paul a besoin d'argent et de soutien.

Et de lui-même. Ne pas faillir. Se faire confiance. S'autoriser à réussir.

Comme il ne veut pas arriver en avance, il se présente avec trois minutes de retard devant le numéro sept. Il est quand même le premier. La réservation précédente occupe toujours le court. Paul patiente en observant quelques gamins, seize, dix-sept ans à peine, qui jouent au volley sur le terrain voisin. Il n'y a pas à dire, c'est un sport qui allonge les corps. Les adolescents, c'est quitte ou double : minces, ils le fascinent ; sinon, ils le dégoûtent.

À onze heures cinq, Paul poireaute et s'inquiète. Les deux joueuses se foutent de déborder sur son créneau. Les autres manquent toujours à l'appel. Il vérifie ses messages, consulte son répondeur, hésite à écrire à Saint-Mars. Il ne veut pas paraître oppressant, à cheval sur les horaires comme un pécore. Les grognasses le saoulent à jouer en l'ignorant. À onze heures douze, d'un pas déterminé, entre deux balles, Paul traverse le court. Les squatteuses de terre battue s'arrêtent, surprises. Un goujat ? Un étourdi ? Je vais m'échauffer avant l'arrivée de mes amis si vous permettez, mesdames. Il accentue « amis » avec emphase. Plus tard il y repensera, humilié ; plus tard, quand il connaîtra le fin mot de l'histoire, qu'il fera surgir de sa mémoire, comme un diable de sa boîte, cette petite phrase fanfaronne et ridicule, elle achèvera de le torturer. Il pourrait avoir l'amabilité d'attendre qu'elles aient terminé, s'offusque la coupe au carré. Il leur reste quarante-cinq minutes, elles ont bien l'intention de

les utiliser. La queue-de-cheval a une voix nasillarde, insupportable. Étonnant que personne ne l'ait encore égorgée. Je pense qu'il y a malentendu. Paul a les mains qui tremblent. Mes partenaires et moi avons réservé depuis cinq jours, au moins. Elles en doutent, elles bloquent le créneau d'une semaine sur l'autre. Vous n'avez qu'à vérifier. Vous nous faites perdre notre temps, monsieur. Paul ressort. Scrute son portable pour se donner une contenance. Salopes, il jure, entre ses dents croit-il, mais la coupe au carré lui adresse un je vous en prie éclatant. Tandis que l'autre l'interpelle : c'est quoi votre nom ? Prends-le en photo, c'est un intrus. Il ne fait pas partie de nous.

Toujours personne et pas de message, aucune excuse. *Nada*. Saint-Mars se fout de sa gueule ou quoi ? Paul se poste devant le tableau des réservations. *Saint-Mars, court n° 7 de 11 h à 12 h*. Elles vont l'entendre les pouffiasses – tu dois t'affirmer, ne pas t'écraser. Paul accélère, échauffé par la perspective de les virer manu militari. Ses oreilles bourdonnent. Il n'entend pas que devant le Club-House on le hèle. Une fois, deux fois : Pol Sim ! Des rires. Enfin, il se retourne. Hugo de Saint-Mars, au centre d'un petit groupe animé dont font certainement partie Mathieu Brison (animateur radio, né le 26 février 1973 dans le 15^e arrondissement de Paris), et Laurent Mayol (personnalité du monde des affaires, né le 7 mai 1967 à Poitiers). Paul s'approche. Avec eux, un quatrième larron, au visage de poupon. T'avais peur qu'ils nous mettent la pâtée, hein ? T'avais

peur qu'ils nous mettent la pâtée ! Je vous présente Pol Sim, qui nous a lâchés ce matin. Vous le connaissez, n'est-ce pas ? Essayiste, polémiste, journaliste, arrêtez-moi, Pol, hein, si je me trompe. Et sacré fêtard, hein, c'est peut-être encore ce qui te définit le mieux ! Bien sûr, on le connaît, confirme Mayol sans grande conviction. Hein Pol ? Comment c'était déjà le titre de ton livre ? Une citation... c'est ça, non ? *Tu seras un homme, mon fils*. Paul peine à avaler sa salive. Kipling, non ? C'est ça ? Kipling ? Paul opine. Brison cherche : une autobiographie, je ne me trompe pas ? Oui, tranche Saint-Mars qui revient à son mouton noir : tu nous as lâchés, Pol. T'es pas du matin, toi ! Heureusement qu'il y avait Guillaume – l'homme qui tombe à pic ! Parce que je déteste perdre, hein, et encore plus déclarer forfait. Hugo saisit familièrement l'inconnu par les épaules – qui c'est ce roux ? –, Guillaume Lepetit, qui sait manier la raquette presque aussi bien que Twitter... Un tueur. Saint-Mars ne plaisante pas : Guillaume est le meilleur journaliste actuel. Je le dis tout net. Un fleuret en guise de plume. En cent quarante caractères, il te cloue au pilori. Ses tweets sont suivis par plus de... Combien de followers, déjà ? se délecte-t-il, la bouche gourmande. Oh je ne sais plus... C'est très volatil tout ça, tempère modestement Lepetit. Il vaut mieux l'avoir de son côté, celui-là, je peux te le dire Pol. Paul acquiesce machinalement, de plus en plus perdu. Justement, à propos de réseaux sociaux, lance-t-il comme un piolet dans la glace, pour se hisser à leur niveau, ne

pas perdre de vue les premiers de cordée. On ne l'écoute pas. Brison propose de se faire la revanche le lendemain. Paul peut se libérer mais personne ne relève. On l'ignore. Il tente d'élucider le malentendu : le rendez-vous était à onze heures, non ? Il ne comprend pas : il était au Racing à neuf heures, pour nager. Il avait piscine ! se gausse Brison, la bouche ouverte. Il se plie en avant pour expulser son hilarité silencieuse. Paul oscille : le mieux serait de rire avec eux, mais il n'y arrive pas. Il reste là, les bras ballants, hors sujet. Le problème, c'est toujours les autres. Dans un souffle : c'était à quelle heure le rendez-vous ? C'est pas qu'ils s'emmerdent mais Mayol et Saint-Mars doivent rejoindre leurs moitiés sur le court sept. Puis on déjeune rapidement tous ensemble ? Paul ne pipe mot, interdit : leurs moitiés ? Le court numéro sept ? Coupe-au-carré et Queue-de-cheval. Il est fichu. Il sort son portable de sa poche, le déverrouille pour lire, encore une fois, le message de Saint-Mars.

Neuf heures, putain. Blanc sur bleu, c'est marqué neuf heures. Depuis toujours neuf heures. Distribué et lu. Comment s'est-il débrouillé pour lire onze ?

C'est plus prudent de quitter le Lagardère. S'il croise les deux connasses, elles le reconnaîtront. On ne le retient pas d'ailleurs et il choisit de contourner le self-service où disparaît Lepetit qui, lui, va déjeuner avec la bande. Il porte bien son nom. Un nabot. Paul vérifie ses mails et consulte la météo de l'iPhone pour se donner une contenance en marchant. Temps couvert.